DIALOGUE

ENTRE

JEAN-BAPTISTE

ET

COLAS

SUR

L'ELECTION

DE

PORTNEUF.

DIALOGUE

entre

JEAN-BAPTISTE

et

COLAS

sur

L'ÉLECTION

du

PORTNEUF.

Un de ces jours derniers, étant près de ma fenêtre, m'amusant à lire et à méditer cette petite brochure, intitulée : *Le Conseiller du Peuple*, excellent petit ouvrage que je ne saurais trop recommander à mes concitoyens ; je fus tout à coup tiré de mes réflexions par la conversation de deux bons habitants qui venaient de se rencontrer sur le trottoir.

Je ne puis résister au désir de la faire connaître aux habitants de ce comté ; car les réflexions qu'on y trouve me paraissent appropriées aux circonstances du moment.

JEAN-BAPTISTE.—Bon jour, mon Colas, comment t'portes-tu ?

COLAS.—Bain, bain, Jean-Baptiste, et tôé ?

JEAN-BAPTISTE.—Pas trop mal ; quelles nouvelles ?

COLAS.—Ma frine ! pas grand chose ; mais ya c't affaire des élections, qu'est-ce que t'en dis, toé ?

JEAN-BAPTISTE.—Je dis que ça va être

chaud, c'est-à-dire que M. Thibaudeau va avoir chaud, d'ailleurs ça sera de saison.

COLAS.—Oui da ! tu cré ça toé ; t'oses dire que l'honorable M. Thibaudeau va perdre ; eh bain moé, j'te dis qu'non.

JEAN-BAPTISTE.—Sur quoi t'appuies-tu pour dire cela, mon Colas ?

COLAS.—Sur la parole de Monsieur Thibaudeau, il l'a dit l'autre jour, il a le comté en masse.....

JEAN-BAPTISTE.—Pour l'écraser probablement.

COLAS.—Comment t'oses dire ça, t'ose craire que le comté laisserait l'honorable, le très-honorable M. Thibaudeau, un homme qu'é monté au milistaire, pas possible Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE. — Aller au ministère, pas de mal à cela mon Colas ; mais la question est de savoir par quelle voie il y est allé.

COLAS.—Comment ça, est-ce-que tous les moyens ne sont pas bons pourvu qu'on réussisse ; c'est un des grands principes de l'honorable M. Thibaudeau.

JEAN-BAPTISTE.—Je le sais, mais aussi c'est justement pour cela qu'il est blâ-

mable à nos yeux et aux yeux de toutes les personnes bien pensantes; car un honnête homme ne doit employer que des moyens honnêtes pour parvenir au but qu'il se propose.

COLAS. -Mais voudrais-tu m'dire que l'honorable Monsieur Thibaudeau n'est pas un honnête homme ?

JEAN-BAPTISTE.—Comme homme privé, M. Thibaudeau pourrait bien être un honnête homme; mais comme homme public il a très mal agi.

COLAS.—L'honorable M. Thibaudeau, mal agir, pas possible ?

JEAN-BAPTISTE. — Très-possible, mon cher Colas, preuve de cela, son alliance avec Brown.

COLAS.—Mais y a pas d'mal à ça, ça lui donnait une bonne place: et moé j'aime bain à voir réussir nos canaguens.

JEAN-BAPTISTE.—Très-bien, mon Colas, ce que je vais te dire va te paraître peut-être un peu fort: mais pourtant, en réfléchissant, tu pourras t'apercevoir que c'est une conséquence toute naturelle de la politique de M. Brown, l'ami de M. Thibaudeau.

COLAS.—Qu'est que c'est donc, j'peux pas comprendre.

JEAN-BAPTISTE.—Ecoute : si un Canadien voulait obtenir une bonne place, et que pour lui procurer cette place, tu serais obligé de décamper de ton pays, toi, ta femme et tes enfants; trouverais-tu cela bien amusant, dis-moi-le ?

COLAS.—Sapristi ! je n'y suis pas.

JEAN-BAPTISTE.—Si de plus, cet homme se joignait à des méchants protestants, ou à des gens sans religion, pour les aider à passer des lois contre la religion catholique que tu aimes tant, qu'en dirais-tu ?

COLAS.—Y a pas d'hommes parmi nos canaguens capable de faire ça ; pas possible !

JEAN-BAPTISTE.—Eh bien ! mon Colas, c'est justement pourtant ce qu'a fait ton honorable M. Thibaudeau.

COLAS.—Monsieur Thibaudeau a fait ça, pas possible !

JEAN-BAPTISTE.—Ecoute bien, et je vais te prouver non seulement que c'est possible, mais qu'il l'a réellement fait.

COLAS.—Mé ! Mé ! Mé !!!

JEAN-BAPTISTE.—Oui, M. Thibaudeau a accepté une place avec M. Brown, il s'est engagé à gouverner le pays avec ce

Monsieur, et il a pris les principes de ce Monsieur.

COLAS.—Mé! pour le coup tu y ais pas; l'honorable M. Thibaudeau m'a dit à moé-même, que M. Brown avait changé de conduite.

JEAN-BAPTISTE.—Oui; il l'a dit à bien d'autres, mais était-ce bien le cas.

COLAS.—L'honorable M. Thibaudeau n'est pas menteur!

JEAN-BAPTISTE.—Eh bien! Mon Colas, tu vas en juger toi-même.

COLAS.—Tu me fras jamais dire q'Monsieur Thibaudeau est un menteur.

JEAN-BAPTISTE. — Tu chercheras un autre mot qui convienne à ce que je te dirai, si tu es capable de le trouver.

COLAS.—On va voir.

JEAN-BAPTISTE.—Oui mon ami, rien de plus facile; et sans aller chercher midi à quatorze heures, n'écoute que ton bon sens.

M. Brown a dit que tous les canadiens qui ont accepté une place sous lui, l'ont fait, sans que lui M. Brown ait consenti à changer sa politique contre le Bas-Canada, et que par conséquent ils ont pris l'engagement de travailler, d'après

sa politique, à faire disparaître les Canadiens Français du pays, et faire le plus de mal possible à la religion catholique et à son clergé.

COLAS.—Tu m'dis là des choses, bain terribles ! mais il a pas fait ça, l'honorable M. Thibaudeau, c'est Brown qui a menti.

JEAN-BAPTISTE.—Si ce que tu dis là, mon Colas, était vrai, comment pourrait-on expliquer la conduite de M. Thibaudeau, et des autres canadiens qui ont fait la même chose que lui. Ces Messieurs n'ont jamais osé répondre aux accusations de M. Brown ; alors comprends-tu.

COLAS.—Ça m'parait pas mal drôle, car c'est absolument comme si quelqu'un m'accusait d'avoir fait quelques mauvais coups, et que je m'défendrais pas, on dirait bain que j'suis coupable.

JEAN-BAPTISTE.—Et on aurait raison de le croire.

COLAS.—Il peut bain avoir fait une faute, mais j'suis certain qu'il en a de regrette ; voyez-vous bain, *c'est un cœur si tendre c'Monsieur Thibaudeau.*

JEAN-PAPTISTE. — Admettons pour le moment, mais, comment expliquer son

repentir, avec ces paroles qu'il nous a dites: J'ai bien fait d'agir ainsi, et à la première occasion j'en ferai encore autant.

COLAS.—C'est fort.

JEAN-BAPTISTE.—De plus, quelle a été sa conduite en chambre depuis ce temps; n'a-t-il pas toujours été du côté de ceux qui cherchent à nous faire du mal.

COLAS.—Mais, comme tu parles là, M. Thibaudeau serait Rouge; pas possible ?

JEAN-BAPTISTE. — Très-possible et de plus très certain.

COLAS.—Ah ! pour le coup, Jean Baptiste, tu n'me prouveras pas ça, cé trop fort.

JEAN-BAPTISTE.—Ecoute un instant; un homme qui vote constamment avec les rouges, qui suit en tout Brown, l'ennemi mortel des Canadiens-français ; enfin celui qui fréquemment favorise et aide en toutes choses les rouges, de quelle couleur est-il ? rouge n'est-ce pas.

COLAS.—Ma foi, t'as une langue du tonnerre.

JEAN-BAPTISTE.—Je voudrais que ma langue eût la puissance du tonnerre, peut-être que je pourrais te faire rentrer les bonnes raisons dans la tête.

COLAS.—Ecoute, Jean-Baptiste, ne te fâches pas, ça commence à m'taquiner va tout c'que tu m'dis. C'est donc parce que Thibaudeau est rouge, que les Prêtres, à ce qu'on dit, ne l'aiment pas. Pardine ! pisqu'il a tant fait de mal, c'est pas surprenant, cé bain comme s't'homme qu'on appelle, ah ! mon Dieu !.... un diable de nom..... ça sonne comme note visiteur d'école, le Dr. Bardy.... voyons, Barilbardy.... non cé pas ça.

JEAN-BAPTISTE.—Je vois ce que tu veux dire : Garibaldi.

COLAS.—Cé ça justement, j'savais bain q'c'était pas le Dr. Bardy ; c't'homme qui nous a tant rendu service dans notre comté, pour les écoles mondaines, et pour les écoles alimentaires, et d'ailleurs est-ce qu'il é pas homme à pattes ?

JEAN-BAPTISTE.—Dis donc écoles modèles et écoles élémentaires ; et laisse les homœopathes tranquilles, ce sont des hommes qui ne font pas de mal.

COLAS.—Ah ! j'ai pas fait mes intiétudes au Séminaire, moé ; j'parle comme çà m'vient.

JEAN-BAPTISTE.—Tu n'as pas besoin de nous le dire, on s'en aperçoit bien.

COLAS.—Mais ça m'vient Jean-Baptiste ;

dis moé dont M. Duchainé lui, comment c'qui va dans le haut de la Chambre, ils doivent se voir souvent, M. Thibaudeau et lui, parce que j'sai bain qu'ces grosses gens là fricottent souvent ensemble ordinairement.

JEAN-BAPTISTE. — La conduite de M. Duchesnay dans la Chambre Haute est très-honorable, et si M. Thibaudeau l'eût suivi il n'en serait pas où il en est aujourd'hui. M. Duchesnay désapprouve entièrement la conduite de M. Thibaudeau.

COLAS.—En v'la encore eune affaire; cé pas possible çà, y en a un qui tire d'un côté et l'autre de l'autre, donc.

JEAN-BAPTISTE.—Est-il possible que le comté approuve la conduite de deux hommes qui sont diamétralement opposés l'un et l'autre; le comté par exemple peut-il dire oui et non tout ensemble.?

COLAS.—Ma foi, t'arrange bain ça, toé. Mais y a encore queque chose qui me vient sus l'cœur pour l'affaire de Brown; Thibaudeau m'a dit, et pour le coup il a raison, i m'a dit qu'on l'a déjà élu une fois depuis qu'il est allé avec Brown, pourquoi ne pas être pour lui, pisqu'il était bon dans ce temps, il doit être

encore bon ; M. l'Curé m'a dit qu'il avait bain fait, et pis toé même t'as voté pour lui.

JEAN-BAPTISTE.—Oui sans doute, ça peut te paraître un peu surprenant ; mais réfléchis sur ce que je t'ai dit. Nous étions pour lui parce qu'il nous avait dit que M. Brown avait changé de conduite, et dans ce cas tu dois voir que c'était ce qu'on devait faire. Mais comme je te l'ai prouvé plus haut, c'était un mensonge, et quand nous l'avons découvert, il était trop tard.

COLAS.—Epi c't'Evêque du Haut-Canada, arrête un peu.... son nom.... Monseigneur de Charbon.... non c'est pas ça.... tien, tien, le vla.... Mgr. de Charbonnel, c'était dont la même chose aussi.

JEAN-BAPTISTE.—Monseigneur de Charbonnel a été trompé comme nous ; tu vois, puisqu'on a pu tromper un évêque, ce n'est pas surprenant qu'on nous ait trompés nous-mêmes.

COLAS.—Mai, toujours Thibaudeau a fait du bien.

JEAN-BAPTISTE.—Mais pas depuis qu'il est rouge.

COLAS.—Tien Jean-Baptiste, j'serais bain d'ton côté parceque toutes les cho-

ses que tu m'a dit me semblent bien claires, mais j'ai queuque chose qui me taquine tout plain.

JEAN-BAPTISTE.—Qu'est ce que c'est, mon Colas, expose-moi tes inquiétudes sans gênes.

COLAS.—Il ne peut pas y avoir de gêne avec toi ; cé bain certain qu'un homme qui a encore un peu de jarnigoine dans la tête, s'apercevra bain que Thibaudeau n'a pas agi franchement, qu'il nous a vendus à Brown ; épi que les Prêtres ont raison d'être contre lui, pisqu'il a cherché à nuire à la religion, en suivant la politique de c'malheureux Brown : mais j'ai mes raisons j'peu pas être contre Thibaudeau.

JEAN-BAPTISTE.—Mais pourquoi mon cher Colas ?

N'en parle pas, c'é vois tu bain, que j'lui devons vingt cinq piastres, épi qu'il me les a demandées déjà deux fois, et si, j'allions voter contre lui !

JEAN-BAPTISTE.—Ta position est gênante, il faut l'avouer, mais nous tâcherons d'y remédier, je te prêterai cet argent ; tu t'acquitteras et tu seras libre.

COLAS.—Merci, Jean-Baptiste, merci, c'était tout ce qui m'gênait ; y en a bain

d'autres qui sont comme môé va ; que si c'était pas queuque chose qui les gêne ils voterient pas pour Thibaudeau ; parceque, vois tu bain, on a bain senti toutsuite, quand M. le Curé a lu le mandement de Monseigneur, qu'on ne pouvait pas être pour Thibaudeau.

JEAN-BAPTISTE.—Qu'est ce qui t'a fait sentir cela mon Colas.

COLAS.—Eh bain j'vas te l'dire ; moé qui connais pas les affaires du pays comme toé, ça m'tournait dans la tête comme ça, que Thibaudeau n'pourrait pas être l'homme que Monseigneur nous recommandait d'élire, pisque c't'homme là doit être un bon citoyen, qui écoute bain son curé, épi que Thibaudeau est toujours en chicane avec le sien au Cap-Santé. Dame, moé, j'arrange ça comme j'peu.

JEAN-BAPTISTE.—Très bien mon Colas, mais tiens, encore une chose qui m'a souvent frappé, on se plaint qu'on n'a jamais rien dans ce comté, que le gouvernement semble nous avoir oublié ; devines-tu la raison ?

COLAS.—Ça pourrait bain être parceque notre membre Thibaudeau est toujours contre le gouvernement.

JEAN-BAPTISTE.—Sans doute que c'est cela. Si par exemple tu voulais obtenir quelque chose de quelqu'un, te montrerais-tu son ennemi.

COLAS.—Saprisqaine, tu dis bain vrai tôé, on voie bain que tu reçois la gazette.

JEAN-BAPTISTE.—Tien mon Colas, j'ai encore une preuve à te donner que Monsieur Thibaudeau est rouge.

COLAS.—Pourtant j'en suis bain sure à c't'heure.

JEAN-BAPTISTE.—Ecoute, te rappelles-tu de ce qu'il a dit aux Ecureuils, après avoir fait un long discours pour essayer à prouver à la Paroisse qu'il n'est pas rouge ?

COLAS.—Qui c'que cé ?

JEAN-BAPTISTE.—Il a dit que la religion, et la politique, sont deux choses essentiellement opposées l'une à l'autre.

COLAS.—Tu dis, qu'il a dit, q'la religion et la politique, sont deux choses absolument posées l'une sur l'autre.

JEAN-BAPTISTE.—Tu t'embêtes mon Colas ; écoute bien ce que ces paroles veulent dire, ça veut dire qu'on n'a pas besoin de la religion pour gouverner les hommes et même que c'est absolument impossible

de les gouverner d'après les principes religieux.

COLAS.—Ah bain en v'la une grosse bêtise celle-là.

JEAN-BAPTISTE.—Mais mon Colas, c'est non seulement une bêtise comme tu le dis, mais encore une impiété telle que Voltaire et Jean Jacques Rousseau n'en ont pas dit de pire.

COLAS.—Mais veux tu parler de Jean-Jacques Rousseau qui est parent avec Pitau qui demeure au village ?

JEAN-BAPTISTE.—Non, non Colas, il ne s'agit pas de cela, ce sont deux bien méchantes personnes qui ont vécu anciennement, et qui ont dit tout le mal qu'il ont pu s'imaginer contre la religion.

COLAS.—Tiens, ça m'rappelle qu'il a déja parlé d'un de ceux là à la Pointe-aux-Trembles quand il a dit: mentez, mentez, et il en reste toujours quelque chose.

JEAN-BAPTISTE.—Tu me surprends mon Colas, tu as une mémoire de chien.

COLAS.—Pas la peine, Jean-Baptiste, tu m'envoies par la tête des compliments qui coutent la peine à prendre

JEAN-BAPTISTE.—Laissons tout cela, mais connais tu ce Monsieur qui se présente contre Monsieur Thibaudeau.

COLAS.—Connais pas, j'l'ai entendu nommer bain souvant pourtant.

JEAN-BAPTISTE.—C'est M. Brousseau, de St. Augustin, à qui appartient la Gazette qu'on appelle le *Courrier du Canada.*

COLAS.—Quoi est-ce qu'il fait des gazette, M. Brousseau ? Im semble que Thibaudeau a dit qu'il n'était pas bon à rien et qu'il n'était bon qu'à faire des Calendriers.

JEAN-BAPTISTE.—Ouida ! mon Colas, et tu crois, toé, qu'un homme qui serait dans le cas de faire des Calendriers serait un bon à rien ?

COLAS.—Bain dame !

JEAN-BAPTISTE.—Sais-tu bien que pour faire des calendriers, il faut un homme des plus instruits du pays. M. Thibaudeau a voulu lui faire un mauvais compliment, et il a donné une preuve de la haute capacité de M. Brousseau, puisqu'il dit que ce M. Brousseau peut faire ce que les hommes les plus instruits, seuls, sont capables de faire.

COLAS.—C'était donc pour nous embêter qu'il nous disait çà ?

JEAN-BAPTISTE. — Comme tu le vois

peut-on se fier à ce que nous dit M. Thibaudeau ?

COLAS.—Il est si menteur. Mais Jean-Baptiste, on dit que Monsieur Brousseau n'est pas capable de parler comme Monsieur Thibaudeau.

JEAN-BAPTISTE.—On a raison de le dire, mon Colas, car monsieur Thibaudeau dit souvent des mensonges, et monsieur Brousseau ne dit que la vérité ; donc M. Brousseau ne peut pas parler comme M. Thibaudeau.

COLAS.—C'est pas ça que j'veux dire, j' t'embête ou tu m'embête, c'que j'veux dire c'est que Thibaudeau parle plus fort que M. Brousseau.

JEAN-BAPTISTE.—On a encore raison. M. Thibaudeau parle plus fort que M. Brousseau, mais mon Colas, ce n'est pas tout de crier plus fort qu'un autre pour l'emporter sur lui, car dans ce cas un âne ayant la voix plus forte que M. Thibaudeau, lui serait supérieur.

COLAS.—Pardine, tu trouve toujours queuque chose à dire pour nous boucher.

JEAN-BAPTISTE.— La grande question est de distinguer celui qui donne les meilleures raisons.

COLAS.—Mais c'est pas toujours aisé à, connaître.

JEAN-BAPTISTE.—Je te donnerai pour règle générale, que c'est celui qui fait le moins de bruit.

COLAS.—Mais on m'a dit que M. Brousseau, s'il est élu, va faire grave les chemins depuis Québec jusqu'au Morial ; épi, que ça sera nous autres qui payerons ça ; qu'en pense-tu, ça serait pas bain drôle ça.

JEAN-BAPTISTE.—Pauvre Colas, est-ce que je ne l'ai pas déjà prouvé assez, qu'une grande partie de ce que dit M. Thibaudeau est faux.

COLAS.—Gageons qu'il a encore menti là ?

JEAN-BAPTISTE.—Sans doute que c'est un mensonge ; est-ce que tu ne vois pas, dans ta bonne grosse tête, que ça n'a pas de bon sens.

COLAS.—Bain dam !

JEAN-BAPTISTE.—Ne vois-tu pas que ces gens parlent comme des insensés. Ecoute : ces mêmes gens qui disent que M. Brousseau est un bon à rien, viennent dire un instant après que lui seul, s'il est élu, fera graver les chemins de Québec à

Montréal ; par une loi qu'il fera passer malgré tous les membres, et cela par sa grande influence, et que par ses talents extraordinaires il entraînera à lui tout ce qui osera lui résister.

COLAS.—Ah bain pour le coup c'est ti baîte ça ; mais Jean-Baptiste, dis moé donc qui est-ce qui connait M. Brousseau, c'est p'être bain un rouge aussi lui ; est-on bain certain qu'il ne fera pas comme Thibaudeau.

JEAN-BAPTISTE.—Tout le monde connait M. Brousseau ; ses plus grands ennemis s'accordent à dire que c'est un parfait honnête homme. Qu'il a des principes en politique conformes à nos intérêts, comme canadiens-français et comme catholiques ; nous ne pouvons désirer rien de mieux que cela.

COLAS.—Ah c'est pas rien, il a de quoi faire pour venir rouge c'luila.

JEAN-BAPTISTE.— Ce serait complètement contre ses intérêts. Etant le propriétaire du *Courrier du Canada*, comme j'e te l'ai dit plus haut, il ne peut pas dénier des principes que renferme ce journal, sans être en contradiction avec lui-même.

COLAS.—J'comprends, c'est comme l'af-

faire de M. Duchesnay et de M. Thibaudeau, il ne peut pas être d'un côté et son journal de l'autre.

JEAN-BAPTISTE.—C'est cela mon Colas.

COLAS.—Mais on dit que tous les prêtres sont pour M. Brousseau et qu'il n'y en a pas un pour M. Thibaudeau, c'est-ti vrai ça?

JEAN-BAPTISTE.—C'est certain, mon Colas, et c'est absolument nécessaire qu'il en soit ainsi.

COLAS.—Comment ça, explique toè un peu.

JEAN-BAPTISTE.—Le clergé étant le gardien des bons principes, et M. Thibaudeau les ayant abandonnés, il est tout naturel que le clergé l'abandonne à son tour, et qu'il mette sa confiance en quelqu'autre qui la mérite. M. Brousseau venant de l'avant, espérons qu'il se fera un honneur et un devoir d'être fidèle à son passé, et qu'il ne trompera pas l'attente de ses mandataires.

COLAS.—Bonjour ! Jean-Baptiste merci.

JEAN-BAPTISTE.—Bonjour ! mon Colas, n'oubli pas ce que je t'ai dit.

Quant à nous, concitoyens, ne rejettons pas les avis de notre clergé. Pourquoi ne prendrions-nous pas conseil de ces hommes qui ont déjà tant fait pour la nation canadienne. N'ont-ils pas été les tuteurs de notre enfance comme peuple. L'histoire ne les montre-t-elle pas traversant les mers pour accompagner et encourager nos pères dans leurs pénibles émigrations sur cette terre vierge du Canada. N'étaient-ils pas aux côtés de nos ancêtres lorsqu'ils ont abattu le premier arbre? Oui, mes amis, les coups redoutables de la cognée n'empêchaient pas nos pères d'entendre la voix de ces amis fidèles et désintéressés. Sous leurs égides ils ont marché des pas de géants dans la voie du progrès et de la civilisation. Ils ont été heureux et ils ont été forts. De cette génération de héros est né cette race à laquelle nous sommes si fiers d'appartenir. Oui c'est bien du peuple canadien que l'on peut dire avec vérité que la religion a présidé à son berceau. Plus tard après que les épreuves de l'enfance furent passées c'est encore le clergé qui a veillé à l'éducation de ce jeune peuple.

Comment s'est-il acquitté de ce nouveau devoir? Le pays se lève pour

répondre : Dévouement sans borne couronné d'un succès admirable ; de tout temps ces hommes pleins de dévouement n'ont-ils pas lutté au côté de nos hommes politiques pour assurer l'avenir de nos institutions religieuses et politiques ? Ne les a-t-on pas toujours rencontrés les premiers sur la brèche aussitôt qu'un ennemi quelconque a voulu nous attaquer ? Je le dis sans crainte, nous sommes redevables au Clergé, directement ou indirectement, de tout le bien qui s'est fait au sein de notre nation. De plus, mes amis, dans les grandes calamités qui nous ont accablés, n'étaient-ils pas les premiers qui se sont envolé à notre secours et n'était-ce pas au péril de leur vie ? Qui pourrait donc nous séparer de nos meilleurs amis ? Qui pourrait leur refuser ce titre canadien ? Suivons les traces de nos pères, soyons dociles à la voix de ceux qui veulent notre bonheur.

Défions-nous. Déjà d'autres peuples, pour avoir prêté l'oreille à des conseils perfides ne sont-ils pas tombés dans d'extrêmes malheurs ? O Italie ! es-tu plus heureuse sous le régime Garibaldien que sous tes anciens ancêtres ? Rappelons-nous bien, mes amis, que tant que les brebis ne s'éloignent pas du bercail,

tant qu'elles peuvent entendre la voix du Pasteur, elles n'ont rien à craindre. Il est bien rare que les loups soient assez audacieux pour braver la houlette.